

» il eut la curiosité de voir cette embar-  
 » cation, dont on parlait beaucoup; il  
 » ne put croire, à sa vue, qu'il fût un  
 » être assez insensé pour avoir osé en  
 » faire usage; et il se fit amener le ma-  
 » telot, qui lui confirma que telle avait  
 » été sa résolution, lui demandant pour  
 » toute faveur la grâce de lui permettre  
 » de l'exécuter. — Mais tu as donc une  
 » bien grande envie de revoir ton pays,  
 » lui dit l'Empereur; y aurais-tu laissé  
 » quelque maîtresse? — Non, répondit  
 » le matelot, ce n'est que ma mère qui  
 » est vieille et infirme, et que je voudrais  
 » revoir. — Eh bien! tu la reverras, s'é-  
 » cria Napoléon; et il commanda aussi-  
 » tôt qu'on prît soin de ce jeune homme,  
 » qu'on l'habillât et qu'on le transportât  
 » à bord du premier croiseur de sa na-  
 » tion, voulant en même temps qu'on lui  
 » donnât une petite somme pour sa mère,  
 » faisant la remarque qu'elle devait être  
 » une bonne mère, puisqu'elle avait un  
 » si bon fils \*.

---

\* Depuis mon retour en Europe, il a été  
 publié des lettres de Sainte-Hélène, dans les-  
 quelles j'ai retrouvé ces anecdotes presque mot  
 à mot. Cette circonstance et d'autres m'ont fait

En fait de bienveillance, de la part  
 de l'Empereur, exercée envers des An-  
 glais détenus en France, j'ai connu pour  
 mon compte celle dont fut l'objet un  
 M. Manning, fort de ma connaissance  
 à Paris, lequel, s'étant consacré aux  
 voyages dans l'intérêt de la science,  
 n'imagina d'autre moyen pour recouvrer  
 sa liberté, que de s'adresser directement  
 à Napoléon par la voie d'une simple pé-  
 tition, lui demandant qu'il lui permît  
 d'aller visiter le plateau central de l'Asie.  
 Nous lui rîmes au nez dans nos salons,  
 sur sa simplicité; mais il nous le rendit  
 à son tour, quand, au bout de quelques  
 semaines, il vint triomphant nous ap-  
 prendre son succès et sa liberté. Je lis  
 dans l'ouvrage du docteur O'Méara, et  
 ce n'est pas une des moindres singula-  
 rités du hasard, que ce même M. Man-  
 ning, après plusieurs années de longues  
 pérégrinations, se trouvant, dans son  
 retour en Europe, passer à Sainte-Hé-

---

prendre des renseignemens sur cette publica-  
 tion, et ils m'ont mis à même de pouvoir  
 affirmer que, bien qu'elle soit anonyme, elle  
 est de la plus grande authenticité, et mérite  
 toute confiance.

lène, y sollicite de tous ses moyens la faveur d'aborder Napoléon pour lui exprimer sa reconnaissance, déposer quelques présens à ses pieds, et répondre aux questions de l'Empereur sur l'existence et les particularités du grand Lama, qu'il avait été visiter par sa faveur particulière.

*Mercredi 6.*

Situation physique de la Russie; sa puissance politique; paroles remarquables. — Notice sur l'Inde anglaise. — Pitt et Fox. — Idées de l'économie politique; compagnies ou commerce libre. — Les crénaux contre les métiers, etc. — M. de Suffren. — Sentimens de l'Empereur pour la marine.

L'Empereur a été de mieux en mieux. Il a reçu quelques personnes vers midi. Je m'y suis trouvé avec M<sup>me</sup> de Montholon. L'Empereur est devenu très-causant sur les sociétés de Paris, et diverses anecdotes des Tuileries.

Le soir, même amour encore de géographie. L'Empereur s'est arrêté spécialement sur l'Asie; la situation politique de la Russie; la facilité avec laquelle elle pourrait faire une entreprise sur l'Inde et même sur la Chine; les inquiétudes qu'en devraient concevoir les

Anglais; le nombre de troupes que la Russie devrait employer, leur point de départ, la route qu'elles auraient à suivre, les richesses métalliques qu'elles en rapporteraient, etc., etc.; et il a donné, sur la plupart de ces points des détails bien précieux. J'ai le regret de n'en trouver ici que l'indication, et je n'oserais me fier à mes souvenirs pour les reproduire.

L'Empereur a passé de là à ce qu'il appelait la situation admirable de la Russie contre le reste de l'Europe, à l'immensité de sa masse d'invasion. Il peignait cette puissance assise sous le pôle, adossée à des glaces éternelles qui au besoin la rendaient inabordable; elle n'était attaquable, disait-il, que trois ou quatre mois ou un quart de l'année, tandis qu'elle avait toute l'année entière, ou les douze mois contre nous; elle n'offrait aux assaillans que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre midi.

Outre ces circonstances physiques, ajoutait l'Empereur, à sa nombreuse

population sédentaire, brave, endurcie, dévouée, passive, se joignaient d'immenses peuplades, dont le dénuement et le vagabondage sont l'état naturel. « On ne peut s'empêcher de frémir, » disait-il, à l'idée d'une telle masse, qu'on ne saurait attaquer ni par les côtés, ni sur les derrières; qui déborde impunément sur vous, inondant tout si elle triomphe, ou se retirant au milieu des glaces, au sein de la désolation, de la mort, devenues ses réserves si elle est défaite; le tout avec la facilité de reparaitre aussitôt si le cas le requiert. N'est-ce pas là la tête de l'hydre, l'Antée de la fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en le saisissant au corps et l'étouffant dans ses bras; mais où trouver l'Hercule? Il n'appartenait qu'à nous d'oser y prétendre, et nous l'avons tenté gauchement, il faut en convenir. »

L'Empereur disait que dans la nouvelle combinaison politique de l'Europe, le sort de cette partie du monde ne tenait plus qu'à la capacité, aux dispositions d'un seul homme. « Qu'il se trouve, » disait-il, un Empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot

» un Czar qui ait de la barbe au menton » (ce qu'il exprimait, du reste, beaucoup plus énergiquement), et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses opérations sur le sol allemand même, à cent lieues des deux capitales, Berlin et Vienne, dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de l'un par la force, et avec son concours, abat l'autre d'un revers; et dès cet instant il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes du second ordre, dont la plupart sont ses parens ou attendent tout de lui. Au besoin, si le cas le requiert, il jette en passant, par-dessus les Alpes, quelques tisons enflammés sur le sol italien, tout prêt pour l'explosion, et marche triomphant vers la France, dont il se proclame de nouveau le libérateur. Assurément, moi, dans une telle situation, j'arriverais à Calais à temps fixe et par journées d'étape, et je m'y trouverais le maître et l'arbitre de l'Europe..... » Et après quelques instans de silence, il a ajouté : « Peut-être, mon cher, êtes-vous tenté de me dire, comme le ministre de Pyrrhus à son maître : *Et après tout, à quoi bon?* Je réponds : A

» fonder une nouvelle société, et à sauver  
 » de grands malheurs. L'Europe attend,  
 » sollicite ce bienfait; le vieux système  
 » est à bout, et le nouveau n'est point  
 » assis, et ne le sera pas sans de longues  
 » et furieuses convulsions encore. »

L'Empereur a gardé de nouveau le silence; mesurant avec un compas des distances sur la carte, et disait Constantinople placée pour être le centre et le siège de la domination universelle, etc.

Il est revenu ensuite sur l'Inde anglaise, et m'a demandé si j'étais bien au fait de son histoire. Je lui ai dit le peu que j'en savais.

Elisabeth créa une compagnie des Indes, en vertu de sa prérogative royale,

Cent ans plus tard, le parlement en créa une autre. Bientôt après, ces deux compagnies, qui se nuisaient par leur concurrence, furent réunies dans une même charte nationale.

En 1716, la compagnie obtint des souverains de l'Inde, le fameux firman ou charte indienne, pour exporter et importer sans payer aucun droit.

En 1741, la compagnie, pour la première fois, interféra militairement dans la politique de l'Inde, en opposition à

la compagnie française, qui prit le parti adverse. Depuis ce temps les deux nations se battirent sur ce terrain éloigné toutes les fois qu'elles eurent la guerre en Europe. La France eut un moment très-brillant dans la guerre de 1740; elle fut écrasée dans celle de 1755, soutint l'égalité dans celle de 1779, et disparut tout à fait dans celle de la révolution.

Aujourd'hui la compagnie des Indes anglaises domine toute la péninsule, qui compte une population de plus de soixante millions, dont vingt sont ses sujets, vingt autres ses tributaires ou ses alliés; le reste se trouve enchaîné dans son système, et forcé de marcher avec elle\*.

Telle est cette fameuse compagnie des Indes qui se trouve tout à la fois marchande et souveraine, dont les richesses se composent des profits de son commerce et des revenus de son territoire; d'où il résulte que le marchand est souvent poussé par l'ambition du

---

\* Ceci a été écrit en 1816, avant les derniers évènements de l'Inde, qui semblent avoir accompli la sujétion de toute la péninsule.

souverain, et que le souverain combine, ordonne, exécute avec la cupidité du marchand; c'est dans cette circonstance toute particulière, dans ce double caractère ainsi que dans la nature et le nombre des employés, la distance du théâtre sur lequel on opère, qu'il faut chercher la clef des progrès, des mesures, des tiraillemens, des contradictions, des désordres et des clameurs qui composent l'histoire de cette célèbre compagnie.

La compagnie des Indes anglaises a été long-temps tout à fait maîtresse et indépendante; elle était et continue d'être représentée par une cour de directeurs choisis par la masse des propriétaires; ces directeurs délèguent et dirigent dans l'Inde, par leurs dépêches, une régence ou conseil composé d'un gouverneur et de quelques assesseurs qui y représentent et y exercent l'autorité souveraine.

En 1767, pour la première fois, la couronne mit en avant des droits sur son territoire et ses revenus; mais la compagnie acheta le désistement pour un subside de dix ou douze millions de francs.

Vers 1775, la compagnie des Indes, se trouvant extrêmement dérangée dans ses affaires, eut recours au Parlement, qui profita de ses embarras pour consacrer sa dépendance. Il traça des réglemens politiques, judiciaires et financiers auxquels il soumit toutes les possessions de cette compagnie; mais ces réglemens ne furent point heureux: ils portèrent le désordre au comble dans la péninsule de l'Inde, en y introduisant surtout une cour suprême de justice qui se montra la rivale du conseil souverain, et qui, chargée d'introduire les lois anglaises dans le pays, porta le bouleversement et l'effroi parmi les naturels. La fureur des partis, leurs dénonciations réciproques, leurs plaintes, leurs déclamations, nous ont transmis des actes odieux, une rapacité sans frein, une tyrannie atroce. Cette époque est la plus orageuse et la moins honorable de l'histoire de la compagnie.

En 1785, pour y porter un remède radical, M. Fox, alors ministre, proposa son fameux bill dont le non-succès le fit sortir du ministère. L'année suivante, M. Pitt, qui avait été son antagoniste, en présenta un autre qui com-

mença sa grande réputation, et qui gouverne encore aujourd'hui la compagnie. Le bill de M. Fox était une véritable saisie judiciaire; il retirait à la compagnie toutes ses propriétés, et les plaçait en régie entre les mains d'un comité chargé de gérer pour elle, de liquider ses dettes, et de disposer de tous les emplois. Les membres du comité, nommés par le Roi ou le parlement, devaient être inamovibles, et siéger jusqu'à ce qu'ils eussent mis les affaires sur un meilleur pied. On cria de toute part sur un ordre de chose qui, disait-on, allait mettre entre les mains de quelques-uns de si grands intérêts, un si grand patronage, une si énorme influence. C'était, disait-on, introduire un quatrième pouvoir dans l'Etat, créer un rival à la couronne même. On fut jusqu'à accuser M. Fox de vouloir se perpétuer dans le ministère, et se ménager une espèce de souveraineté occulte supérieure à celle du Roi; car comme il était ministre, et gouvernait en ce moment le parlement, il eût nommé et gouverné ce comité. A l'aide de l'influence de ce comité, il eût composé et gouverné le parlement, et à l'aide du

parlement, il eût consacré et perpétué le comité : il n'y avait plus de fin. La clameur fut extrême, et le Roi en fit une affaire personnelle. Il en appela à ses propres amis, à ceux qui, dans la chambre des pairs, lui étaient attachés de cœur, comme d'un objet attaquant son existence même. M. Fox échoua, et fut contraint de quitter le ministère.

M. Pitt montra plus de modération en apparence et fut plus adroit : il se contenta, par son bill, de mettre la compagnie en tutelle : il soumit toutes ses opérations à un comité chargé de les reviser et de les contre-signer : il laissa à la compagnie la nomination de tous les employés; mais réserva à la couronne la nomination du gouverneur-général et le veto sur toutes les autres nominations. Ce comité, nommé par le Roi, formait une branche nouvelle dans le ministère. On se récria vivement encore sur l'immense influence que cette mesure allait ajouter à l'autorité royale, et qui devait infailliblement briser, disait-on, l'équilibre constitutionnel. On avait reproché à M. Fox d'avoir voulu tenir cette influence tout à fait étrangère au Roi; on accusa M. Pitt de l'avoir mise toute

entre ses mains. Tout ce que l'un avait voulu faire pour le peuple, disait-on, l'autre le faisait pour le monarque. Et en effet, ces deux caractères distincts, ces deux inconvénients opposés, étaient toute la différence des deux bills; c'était, au vrai, une bataille décisive entre les Torys et les Wighs. M. Pitt l'emporta, et les Torys triomphèrent.

Les vices du bill de M. Fox sont demeurés hypothétiques, puisqu'ils n'ont pas été mis en essai; mais les inconvénients prévus de celui de M. Pitt se sont formellement accomplis: l'équilibre des pouvoirs a été rompu, la vraie constitution d'Angleterre a cessé d'exister, l'autorité royale, journallement accrue, a tout envahi, et marche aujourd'hui sans obstacle dans la grande route de l'arbitraire et de l'absolu.

Les ministres disposent du parlement par une majorité qu'ils ont créée, majorité qui perpétue leurs pouvoirs, et légalise leurs violences. Ainsi la liberté anglaise est enchaînée chaque jour davantage au nom et par les formes mêmes qui devraient la défendre, et l'avenir paraît sans remède, ou menace des plus grands malheurs! Quels plus funestes

résultats eût donc pu produire le plan de M. Fox? car les grandes altérations de la constitution anglaise sont en effet venues de l'Inde. Le poids que M. Fox voulait mettre du côté populaire eût-il donc pu être aussi désastreux pour la liberté que celui dont M. Pitt a surchargé la prérogative royale.

Aussi, bien des gens prononcent hardiment aujourd'hui que M. Fox avait raison, qu'il était bien plus sage, et ne pouvait être aussi nuisible que son rival.

Aux noms de Pitt et de Fox, l'Empereur s'est arrêté long-temps sur leur caractère, leur système et leurs actes; et il a terminé en répétant ce qu'il a déjà dit plus d'une fois: « M. Pitt a été » le maître de toute la politique euro- » péenne; il a tenu dans ses mains le sort » moral des peuples; il en a mal usé; il » a incendié l'univers, et s'inscrira dans » l'histoire à la manière d'Érostrate, » parmi des flammes, des regrets et des » larmes! . . . . D'abord, les premières » étincelles de notre révolution, puis » toutes les résistances au vœu national; » enfin tous les crimes horribles qui en » furent la conséquence, sont son ou-

» vrage. Cette conflagration universelle  
 » de vingt-cinq ans; ces nombreuses  
 » coalitions qui l'ont entretenue; le bou-  
 » leversement, la dévastation de l'Eu-  
 » rope; les flots du sang des peuples qui  
 » en ont été la suite; la dette effroyable  
 » de l'Angleterre, qui a payé toutes ces  
 » choses; le système pestilentiel des em-  
 » prunts, sous lequel les peuples de-  
 » meurent courbés; le malaise universel  
 » d'aujourd'hui, tout cela est de sa façon.  
 » La postérité le reconnaîtra; elle le si-  
 » gnalera comme un vrai fléau : cet  
 » homme, tant vanté de son temps, ne  
 » sera plus un jour que le génie du mal;  
 » non que je le tienne pour atroce, ni  
 » même que je doute qu'il ne fût con-  
 » vaincu qu'il faisait le bien : la Saint-  
 » Barthélemi a bien eu ses persuadés; le  
 » Pape et les cardinaux en ont chanté  
 » un *Te Deum*, et parmi tous ces bonnes  
 » gens il s'en trouvait bien, sans doute,  
 » quelques-uns de bonne foi. Voilà les  
 » hommes, leur raison, leurs jugemens!  
 » Mais ce que la postérité reprochera  
 » surtout à M. Pitt, ce sera la hideuse  
 » école qu'il a laissée après lui; le ma-  
 » chiavélisme insolent de celle-ci, son

» immoralité profonde, son froid égoïsme,  
 » son mépris pour le sort des hommes ou  
 » la justice des choses.

» Quoi qu'il en soit, par admiration  
 » réelle ou pure reconnaissance, ou  
 » même encore simple instinct et seule  
 » sympathie, M. Pitt a été et demeure  
 » l'homme de l'aristocratie européenne;  
 » c'est qu'en effet il y a eu en lui du Sylla.  
 » C'est son système qui a ménagé l'as-  
 » servissement de la cause populaire et  
 » le triomphe des patriciens. Quant à  
 » M. Fox, ce n'est pas chez les Anciens  
 » qu'il faut lui chercher un modèle, c'est  
 » à lui d'en servir, et son école tôt ou tard  
 » doit régir le monde. »

L'Empereur s'est fort étendu alors sur  
 M. Fox; il répétait l'avoir fort goûté,  
 beaucoup aimé. Il avait placé son buste  
 à la Malmaison avant de le connaître  
 personnellement. Il a conclu en disant  
 ce qu'il a déjà exprimé souvent et sous  
 bien des formes : « Assurément l'instant  
 » de la mort de M. Fox est une des fata-  
 » lités de ma carrière, a-t-il dit; s'il eût  
 » continué de vivre, les affaires eussent  
 » pris une tout autre tournure, la cause  
 » des peuples l'eût emporté, et nous



» eussions fixé un nouvel ordre de choses  
» en Europe. »

L'Empereur, revenant ensuite à la  
compagnie des Indes, a dit que c'était  
une grande question que le monopole  
d'une compagnie, ou la liberté du com-  
merce pour tous. « Une compagnie, ob-  
» servait-il, plaçait de très-grands avan-  
» tages entre les mains de quelques-uns  
» qui peuvent faire très-bien leurs affai-  
» res, tout en négligeant celles de la  
» masse; aussi toute compagnie dégéné-  
» rait-elle bientôt en oligarchie, toujours  
» amie du pouvoir, et prête à lui donner  
» secours; et, sous ce rapport, les com-  
» pagnies tenaient tout à fait du vieux  
» temps et des anciens systèmes. Le com-  
» merce libre, au contraire, tenait à  
» toutes les classes, agitait toutes les  
» imaginations, remuait tout un peuple;  
» il était tout à fait identique avec l'é-  
» galité, portait naturellement à l'indé-  
» pendance; et, sous ce rapport, tenait  
» beaucoup plus à notre système mo-  
» derne.

» Après le traité d'Amiens, qui ren-  
» dait à la France ses possessions dans  
» l'Inde, j'ai fait discuter devant moi,

» long-temps et à fond, cette grande  
» question; j'ai écouté des hommes du  
» commerce, entendu des hommes d'E-  
» tat, et j'ai prononcé pour le commerce  
» libre, et rejeté les compagnies. »

De là l'Empereur est passé à plusieurs  
points d'économie politique consacrés  
par Smith dans sa Richesse des Nations.  
Il les avouait vrais en principe; mais les  
démontrait faux dans leur application.  
Malheureusement ici encore je ne re-  
trouve que de stériles indications.

Il a terminé en disant: « Jadis on ne  
» connaissait qu'une espèce de propriété,  
» celle du terrain; il en est survenu une  
» nouvelle, celle de l'industrie, aux pri-  
» ses en ce moment avec la première;  
» puis une troisième, celle dérivant des  
» énormes charges perçues sur les admi-  
» nistrés, et qui, distribuées par les mains  
» neutres et impartiales du gouverne-  
» ment, peuvent garantir du monopole  
» des deux autres, leur servir d'intermé-  
» diaire, et les empêcher d'en venir aux  
» mains. » Il appelait cette grande lutte  
de nos jours, la guerre des *champs* contre  
les *comptoirs*, celle des *créniaux* contre  
les *métiers*.

« C'est pourtant, disait-il, pour n'a-

» voir pas voulu reconnaître cette grande  
 » révolution dans la propriété, pour s'ob-  
 » tiner à fermer les yeux sur de telles  
 » vérités, qu'on fait tant de sottises au-  
 » jourd'hui, et que l'on s'expose à tant de  
 » bouleversemens. Le monde a éprouvé  
 » un grand déplacement, et il cherche à  
 » se rasseoir; voilà en deux mots, ter-  
 » minait-il, toute la clé de l'agitation  
 » universelle qui nous tourmente. On a  
 » désarrimé le vaisseau, transporté du  
 » lest de l'avant à l'arrière, et de là ces  
 » furieuses oscillations qui peuvent ame-  
 » ner le naufrage à la première tempête,  
 » si l'on s'obstine à vouloir le manœuvrer  
 » comme de coutume, sans avoir obtenu  
 » un équilibre nouveau. »

Ce jour a été riche pour mon Journal. Outre les sujets déjà traités, il a été question de plusieurs autres encore. En parlant des Indes et de la compagnie anglaise, le nom de M. de Suffren a été mentionné.

L'Empereur n'en avait pas une exacte connaissance; il savait confusément que cet officier avait rendu de grands services, et lui, Napoléon, avait, par ce seul sentiment, disait-il, accordé beaucoup à sa famille. Il m'a questionné à son

sujet. Je ne l'avais pas connu, je ne pouvais que lui rendre les traditions du corps. Or, il était admis, lui disais-je, parmi nous dans la marine, que M. de Suffren était, depuis Louis XIV, le seul qui rappelât les grands marins de notre belle époque navale.

M. de Suffren avait du génie, de la création, beaucoup d'ardeur, une forte ambition, un caractère de fer; c'était un de ces hommes que la nature a rendus propres à tout. J'ai entendu des gens très-sensés et très-forts dire que sa mort, en 89, pouvait avoir été une calamité nationale; qu'admis au conseil du Roi, dans la crise du moment, il eût été de taille à donner une autre issue aux affaires. M. de Suffren, très-dur, très-bizarre, extrêmement égoïste, mauvais coucheur, mauvais camarade, n'était aimé de personne, mais était apprécié, admiré de tous.

C'était un homme avec qui l'on ne pouvait pas vivre, et il était surtout fort difficile à commander, obéissait peu, critiquait tout, déclamant sans cesse sur l'inutilité de la tactique, par exemple, et se montrant au besoin le meilleur tacticien. Il en était de même de tout

le reste, c'était l'inquiétude et la mauvaise humeur du génie et de l'ambition qui n'a pas ses coudées franches.

Parvenu au commandement de l'escadre de l'Inde, et conduit au Roi pour prendre congé, un huissier faisait avec peine ouvrir la foule, pour qu'il pût parvenir. « Je vous remercie aujourd'hui, » disait-il à l'huissier en grognant et nazzillant d'après sa nature; mais au retour, » Monsieur, vous verrez que je saurai » bien me faire faire place moi-même. » Et il tint parole.

Arrivé dans l'Inde, il ouvrit une scène nouvelle à nos armes, il y fit des prodiges qu'on n'a peut-être pas assez appréciés en Europe; ce furent immédiatement des actes et des mœurs de commandement inconnus jusque-là; prenant tout sur lui, osant tout, imaginant tout, prévoyant à tout, démontant ses capitaines au besoin, nommant ses officiers, équipant et faisant combattre des vaisseaux condamnés depuis long-temps; trouvant un hivernage sur les lieux mêmes, dans l'Inde, quand la routine voulait qu'on fût les chercher à douze ou quinze cents lieues de là, à l'île de France; enfin on le vit, devançant la

manière de nos jours, s'approcher de la côte, embarquer des soldats qui avaient combattu la veille l'ennemi; aller battre avec eux l'escadre anglaise, et les reporter le lendemain à leur camp pour qu'ils pussent combattre de nouveau. Aussi notre pavillon prit-il tout à coup une supériorité qui dérouta l'ennemi. « Oh! pourquoi cet homme, s'est écrié » l'Empereur, n'a-t-il pas vécu jusqu'à » moi, ou pourquoi n'en ai-je pas trouvé » un de sa trempe, j'en eusse fait notre » Nelson, et les affaires eussent pris une » autre tournure! Mais j'ai passé tout » mon temps à chercher l'homme de la » marine, sans avoir jamais rien pu rencontrer. Il y a dans ce métier une spécialité, une technicité qui arrêtaient » toutes mes conceptions. Proposais-je » une idée nouvelle, aussitôt j'avais Gan- » teume sur les épaules et la section de » marine.—Sire, cela ne se peut pas.— » Et pourquoi?—Sire, les vents ne le » permettent pas, et puis les calmes, » les courans; et j'étais arrêté tout court. » Comment continuer la discussion avec » ceux dont on ne parle pas le langage. » Combien de fois, au Conseil d'Etat, » leur ai-je reproché d'abuser de cette

» circonstance. A les entendre , il eût  
 » fallu naître dans la marine pour y con-  
 » naître quelque chose. Et je leur ai dit  
 » souvent qu'ils abusaient encore , que  
 » je n'eusse demandé que de faire la tra-  
 » versée de l'Inde avec eux , et qu'au  
 » retour je me serais fait fort d'être aussi  
 » familier avec leur métier qu'avec mes  
 » champs de bataille. Ils n'en croyaient  
 » rien , et revenaient toujours à ce qu'on  
 » ne pouvait être bon marin si on ne s'y  
 » prenait dès le berceau : et ils me firent  
 » faire quelque chose à cet égard qui  
 » m'a long-temps pesé , ce fut l'enrôle-  
 » ment de plusieurs milliers d'enfans de  
 » six à huit ans.

» J'eus beau me débattre , il me fallut  
 » céder à leur unanimité , en les préve-  
 » nant toutefois que j'en chargeais leur  
 » conscience. Qu'en résulta-t-il ? que le  
 » public murmura , déclama beaucoup  
 » et nous couvrit de ridicule , qualifiant  
 » l'opération de massacre des innocens.  
 » Voilà que plus tard , de Winter , Ver-  
 » huel , tous les marins du Nord et d'au-  
 » tres encore sont venus me dire et ont  
 » soutenu que dix-huit , vingt ans , l'âge  
 » de la conscription n'était pas trop tard  
 » pour commencer à être matelot ; les

» Danois , les Suédois y emploient leurs  
 » soldats ; chez les Russes , la flotte n'est  
 » qu'une portion de l'armée principale ,  
 » ce qui donne l'avantage inappréciable  
 » de l'avoir en permanence et à deux fins.

» J'avais imaginé moi-même , a-t-il  
 » ajouté , quelque chose de la sorte en  
 » créant mes équipages de haut-bord ;  
 » mais que d'obstacles ne rencontrai-je  
 » pas , que de préjugés j'eus à vaincre ,  
 » quelle force de volonté je dus employer  
 » pour parvenir à donner un uniforme à  
 » ces pauvres matelots , à les enrégimen-  
 » ter , à leur faire faire l'exercice ; je  
 » gâtais tout , disait-on , et pourtant de  
 » quelle utilité n'ont-ils pas été ! Quelle  
 » plus heureuse idée que d'avoir deux  
 » services pour une seule paye. Ils n'ont  
 » pas été moins bons matelots , et se sont  
 » montrés les meilleurs des soldats. On  
 » les a trouvés , au besoin , matelots , sol-  
 » dats , artilleurs , pontonniers , tout. Si,  
 » dans la marine , au lieu d'avoir des  
 » obstacles à combattre , j'avais rencon-  
 » tré quelqu'un qui eût abondé dans mon  
 » sens et devancé mes idées , quel résul-  
 » tat n'eussions-nous pas obtenu ; mais  
 » sous mon règne , il n'a jamais pu s'é-  
 » lever dans la marine quelqu'un qui